

**Communication  
de Monsieur François Le Tacon**



**Séance du 3 octobre 2003**



**Le comte de Tressan, Maupertuis  
et La Condamine dans les débuts  
de la Société Royale des Sciences,  
Arts, et Belles-Lettres de Nancy**

**Introduction**

Le comte de Tressan, premier censeur honoraire, Maupertuis et La Condamine, membres associés étrangers, ont joué un rôle important dans les premières années de la Société Royale des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Nancy. Pour préciser ce rôle, nous avons consulté la correspondance de Voltaire, ainsi que les lettres échangées entre Tressan, Maupertuis et La Condamine et conservées aux archives de l'Académie des Sciences de Paris. Les archives municipales de Saint-Malo conservent une très abondante correspondance adressée à Maupertuis et en particulier celle de Frédéric Le Grand. Nous avons aussi étudié les lettres du comte de Tressan, les manuscrits de Stanislas et le journal de Nicolas Durival, conservés à la Bibliothèque municipale de Nancy. Nous avons également consulté les manuscrits de l'abbé Chatrian conservés à la Bibliothèque diocésaine de Nancy. Nous nous sommes enfin appuyés sur la correspondance de Maupertuis avec les grands personnages de son temps, dont Frédéric le Grand. Avant de mourir, Maupertuis avait brûlé sa correspondance dont une partie fut cependant sauvée par La Condamine. Ces lettres sont restées enfouies pendant cent quarante ans au château d'Estouilly dans la Somme. Elles ont été découvertes par l'abbé Le Sueur qui les a publiées en 1896 sans que personne ne s'y intéresse vraiment. Enfin, la correspondance entre Maupertuis et Frédéric le Grand

avait été copiée par Louis Angliviel de La Beaumelle et publiée en 1856. Cet ensemble de lettres est d'une incomparable richesse.

Elle éclaire les relations tumultueuses qui existaient entre Maupertuis, Voltaire, Diderot et Koenig. Ces querelles arrivèrent jusqu'à la Société Royale des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Nancy. Divers incidents se produisirent à la Société de Nancy et témoignent des tensions qui y régnaient alors entre novateurs et conservateurs ou philosophes et dévots.

### Le comte de Tressan

Louis-Elisabeth de la Vergne, comte de Tressan, est né au Mans en 1705. Sa chance fut d'être élevé avec Louis XV à Paris au Palais Royal (lettre non datée de Tressan à Maupertuis). Il obtient rapidement un brevet de colonel, puis de maître de camp. Il fait partie de la délégation envoyée à Strasbourg pour accueillir Marie Leszczyńska. A cette occasion, il fait pour la première fois connaissance du roi Stanislas.

Après avoir été adjoint de l'ambassadeur de France auprès du duc de Parme et rencontré le pape, il vit quelque temps dans l'entourage de Marie Leszczyńska. Il est apprécié de la reine de France malgré son esprit libertin. La reine, dans son cercle de dévots, se plaira pendant trente *ans à confesser le plus aimable des vauriens* (Abbé Emile Hatton, 1952). En 1737, il entre dans la franc-maçonnerie.

Il participe à de nombreuses actions militaires et est blessé au siège de Philippsbourg en 1734. En 1745, il se comporte en héros de la bataille de Fontenoy où il est à nouveau blessé. En 1748, il devient Lieutenant-Général des Armées du roi. Il est exclu une première fois de la cour de Versailles pour avoir écrit des chansons contre le comte de Maupas. En exil, il reçoit en 1746 le commandement des armées du Boulonnais et de Picardie sous la responsabilité du Maréchal de Saxe, fils naturel de Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe et roi de Pologne.

A son retour à Versailles, il récidive à l'encontre de Madame de Pompadour. Il est à nouveau exilé et est nommé en 1749 gouverneur militaire de Toul sous les ordres du Maréchal de Belle-Ile, petit-fils du surintendant Fouquet. Il n'apprécie guère ce nouveau lieu d'exil :

*Me voilà mon cher Panpan dans mon triste empire ; il me fait désirer d'être roy de la Côte d'ivoire pour avoir le plaisir de vendre tous mes sujets* (Lettre de mai 1751 à François Devaux, Bibliothèque municipale de Nancy, MS 1711a).

De Toul, Tressan va fréquemment à la cour de Stanislas à Lunéville. Membre de l'Académie des sciences de Paris et de la *Royal Society*, le comte de Tressan impressionne beaucoup à la cour de Lunéville. Stanislas le met

au courant de ses projets de fondation d'une Académie en Lorraine :  
*J'aurais bien à me reprocher si, ayant à la main un savant pour amy tel que l'est M. de Tressan je ne luy aye communiqué mes premières idées, les dressant sur les siennes bien plus étendues et plus expérimentées. La lettre qu'il vient d'écrire au chevalier de Solignac confirme beaucoup l'opinion que j'en aye (illisible) depuis le premier moment que j'aye eu le plaisir de le cognoistre. (manuscrit 1137 (360) folio 327, Bibliothèque municipale de Nancy).*

Le comte de Tressan adresse donc un projet au chevalier de Solignac, Secrétaire du cabinet et des commandements de Stanislas. Nous connaissons l'existence de ce mémoire grâce à un manuscrit de Stanislas (manuscrit 1137 (360) folio 327 et 328) ainsi que par le journal de Nicolas Durival, dit l'aîné. Nous ne connaissons malheureusement pas son contenu. Nous pouvons seulement lire dans le journal de Durival à la date du 8 décembre 1750 :

*Il (Tressan) m'a fait voir aussi un beau discours fait pour le roi de Pologne, à l'occasion d'une société littéraire qu'il voulait fonder à Nancy.*

Stanislas apprécie ce projet :

*J'avoue qu'il ne manque rien à son projet (illisible) par rapport à l'amitié qu'il a pour moy que par la prudence dont il est (illisible) pour me faire décider si mon établissement estoit de nature que Mr Tressan voudrait qu'il soit... Voilà un projet tout simple qui peut estre au fond très avantageux sans avoir besoing de s'attacher à la forme, laquelle n'infuse pas la sienne... Si dont selon les vues de M. Tressan j'approuve infniment l'arrangement qu'il m'a communiqué je le prie que selon les miennes il ne trouve rien à redire à la façon dont j'aye résolu de les exécuter, ne cherchant d'autre gloire et vanité de mon établissement que celle que je fais consister dans le bien public (Manuscrit 1137 (360) folios 327 et 328, Bibliothèque municipale de Nancy).*

Dans un courrier daté du 16 décembre 1750, mais dont le destinataire est inconnu, le comte de Tressan écrit :

*Je vais à Lunéville pour un grand projet que le roi veut exécuter... S. M. veut couronner son ouvrage... en établissant une Société littéraire... Il sent bien que ce serait compromettre l'honneur d'une Académie naissante et même du fondateur que de prétendre s'élever tout d'un coup au ton des anciennes Académies. Il va donc commencer par fonder une bibliothèque, des prix et quelques pensionnaires qui n'auront d'abord que le nom de censeurs ; et les gens qui lui sont attachés travailleront de leur côté à former une société et des conférences, qui, à mesure qu'elles deviendront plus fortes et plus complètes, pourront se joindre au premier établissement. Et alors la totalité pourra prétendre au nom d'Académie ou de Société Royale. Je vais tâcher de trouver quelques moyens sages de consolider l'utile et l'agréable et de les*

*avertir prudemment pour l'Institution.* (Lettre autographe, Bibliothèque Municipale de Nancy, MS 1711b).

Le 28 décembre 1750, Stanislas nomme effectivement les cinq premiers censeurs : François-Thimothée Thibault, Lieutenant-Général au baillage de Nancy, le Chevalier de Solignac, bibliothécaire royal, membre des Académies de Rome et de La Rochelle, l'abbé de Tervenus, chanoine de la Primatiale, le Père de Menoux, supérieur des missions Royales, également membre des Académies de Rome et de La Rochelle et le Père Gauthier, chanoine de la congrégation de Notre-Sauveur. Tressan demande à Stanislas l'honneur d'être adjoint aux cinq premiers censeurs, ce qui lui est accordé. C'est ainsi qu'il devient en 1751 le premier censeur honoraire. Il est suivi par Poncet de la Rivière, évêque de Troyes, aumônier de Stanislas, Monsieur de Choiseul, primat de Nancy et Monsieur d'Héguerty, ancien gouverneur de l'île de Bourbon. Ces neuf censeurs se constituent en Académie, en évitant toutefois que ce nom soit prononcé et le 11 février 1751, se choisissent un premier directeur, Monsieur de Choiseul. Le comte de Tressan est nommé sous directeur et succède à Monsieur de Choiseul en 1752. Il est encore élu directeur en 1759 et 1760.

Le comte de Tressan, en dehors de ses activités militaires et de cour-tisan, écrit beaucoup. Ses œuvres littéraires sont imprimées en 1786 à Paris en 12 volumes, trois ans après sa mort. Il fut un des premiers restaurateurs de la littérature romane, traduisit *Roland furieux* et des romans de chevalerie, découverts dans la bibliothèque du Vatican lorsqu'il était en Italie.

Il s'est aussi beaucoup intéressé à la chimie et à la physique. Une de ses plus importantes œuvres scientifiques : *Essai sur le fluide électrique* a également été publié trois ans après sa mort. L'intérêt du comte de Tressan pour la science est à l'origine d'une longue amitié avec Maupertuis.

L'un de ses cinq fils, Charles Marie de Lavergne, né à Toul en 1755, a été un des héros de la guerre d'indépendance des Etats-Unis. En août 1781, il fût blessé à la bataille décisive de Yorktown contre les Anglais.

### **Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759)**

Né en 1698 à Saint-Malo, Pierre Louis Moreau de Maupertuis est le fils d'un capitaine de vaisseau, armateur, puis directeur de la Compagnie des Indes, anobli par Louis XIV en 1708. Sa mère, connaissant les dangers de la vie de marin, s'oppose à son désir de courir les mers. En 1718, lui obéissant, il entre à la première compagnie des mousquetaires du roi. Le 11 décembre 1723, abandonnant le métier des armes, il est élu associé mécanicien à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il devient associé

géomètre en 1725. En 1728, il séjourne six mois à Londres et contribue à la traduction des œuvres de Newton, mort l'année précédente. Distinction exceptionnelle pour un étranger, il est élu membre de la *Royal Society*. En 1729, il séjourne à Bâle et s'inscrit comme simple étudiant à l'université pour suivre les cours de Jean Bernouilli. L'amitié qu'il noue avec les deux fils du célèbre mathématicien, Jean II et Daniel, sera indéfectible. De retour à Paris, Maupertuis se fait l'apôtre des théories de Newton dans une atmosphère hostile. Il a comme soutien Voltaire qu'il a probablement rencontré à Londres lorsque ce dernier terminait son exil de deux ans après son duel avec le chevalier de Rohan. Voltaire lui écrit le 30 octobre 1732 :

*J'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. Je vous envoie mon petit mémoire que j'aurais fait très long pour un autre, et que j'ai fait très court pour vous... J'attends de votre réponse pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous ; et si je suis persuadé de la vérité de ce système comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde.* (Lettre 355, édition Théodore Bestermann).

Et de Fontainebleau le 3 novembre 1732, il répondra à Maupertuis qui lui avait envoyé une démonstration :

*Je ne vous avais demandé qu'une démonstration et vous m'en donnez deux... Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse. Me voici newtonien de votre façon.* (Lettre 355, édition Théodore Bestermann).

**En décembre 1732, il écrira encore :**

*Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié, car je prétends vous aimer beaucoup à condition que vous m'aimerez un peu.* (Lettre 362, édition Théodore Bestermann).

Maupertuis accepte de corriger *Les Lettres philosophiques sur l'Angleterre* que Voltaire a écrites à Londres et dans lesquelles il fait l'éloge des mœurs politiques anglaises (Lettre 366, édition Théodore Bestermann). Ces lettres sont condamnées par le Parlement et brûlées le 10 avril 1734. Pour échapper à un troisième séjour à la Bastille, Voltaire se réfugie à Montjeu près d'Autun, puis au château d'Emilie du Châtelet, à Cirey-sur-Blaise en Champagne où il restera dix ans. Voltaire supplie Maupertuis de lui venir en aide :

*Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, Malebranchistes, Jansénistes, tout se déchaîne contre moi ; mais j'espère votre appui ; il faut s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de Locke et de Newton, et un apôtre de votre trempe avec un disciple comme Madame*

*du Châtelet rendrait la vue aux aveugles...* (Lettre 478, Montjeu 29 avril 1734, édition Théodore Bestermann).

Gabrielle-Emilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Châtelet, traductrice des *Principia* d'Isaac Newton et mathématicienne, eut une vie sentimentale des plus tumultueuses. Elle fût, entre autres, l'amante de Voltaire qui, en septembre 1733 la présente à Maupertuis :

*Si vous étiez assez aimable pour venir aujourd'hui chez M<sup>me</sup> du Châtelet, vous me combleriez de joie.* (Lettre 439, édition Théodore Bestermann).

Emilie du Châtelet devient rapidement une élève assidue de Maupertuis. Mais les mathématiques ne lui suffisent pas et dès décembre 1733, elle devient l'amante de son maître.

Bientôt, Emilie ne peut plus se passer de l'Académicien. Dans son Epître XXXIX à M<sup>me</sup> la marquise Du Châtelet, sur sa liaison avec Maupertuis, Voltaire accepte avec philosophie, et humour la liaison d'Emilie et ne rompt pas, probablement pour pouvoir toujours la rencontrer :

Vous renoncez aux étincelles  
Aux feux follets de mes écrits  
Pour des lumières immortelles ;  
Et le sublime Maupertuis  
Vient éclipser mes bagatelles.  
Je n'en suis fâché, ni surpris.  
Mais sans le secret d'être heureux,  
Que vous aura-t-il donc appris ?

Maupertuis butine beaucoup :

*Cueillez de ces fleurs, mais n'en faites pas des bouquets : voltigez amans, parcourez-les toutes, mais revenez toujours à la même, si vous voulez goûter des plaisirs qui emplissent votre cœur.* (Maupertuis, *Vénus physique*). Il s'accommode mal des exigences d'Emilie qui veut le voir tous les jours lorsqu'elle est à Paris. Le 15 juillet 1734, Emilie écrit à l'abbé de Sade : *Je ne m'accoutume pas à vivre sans lui et à l'idée de le perdre* (lettre citée par René Vaillot, 1978 et Michel Valentin, 1998).

Mais Maupertuis prépare une expédition en Laponie commanditée par l'Académie des sciences et financée par Louis XV. D'avril 1736 à juin 1738, il dirige une expédition scientifique qui se déroule au cercle polaire dans des conditions extrêmes :

*Il fallait, après les marches les plus rudes, escalader des montagnes escarpées ; il fallait dépouiller leur sommet des arbres qui s'y trouvaient et qui empêchaient la vue ; il fallait vivre dans ces déserts avec la plus mauvaise nourriture... la langue et les lèvres se gelaient sur-le-champ contre la tasse, lorsqu'on voulait boire de l'eau de vie qui était la seule boisson qu'on pût tenir assez liquide.*

Maupertuis oublie vite Emilie avec une charmante lapone qu'il ramène en France avec sa soeur. Mais le résultat est là : un degré de méridien au cercle polaire vaut 57 437 toises, soit 377 toises de moins que la valeur du degré trouvée entre Paris et Amiens par Jean Picard. La terre est donc aplatie aux pôles et Newton avait raison.

Maupertuis triomphe à Paris et est reçu par le roi en personne. Mais il n'ajoute rien à sa gloire en publiant en 1740, la célèbre *Lettre d'un horloger anglais à un astronome de Pékin traduit par M.* Il y ridiculise cruellement et inutilement ses adversaires. Emilie poursuit à nouveau Maupertuis de ses assiduités et finit par arriver à ses fins, avec l'aide de Voltaire !!!

Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un l'autre. Ecrivez luy. (Lettre de Voltaire à Maupertuis de la Haye, 21 juillet 1740, édition Théodore Bestermann).

En 1738, Voltaire suggère à celui qui allait devenir Frédéric II de Prusse d'appeler Maupertuis à Berlin :

*Votre Altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de Maupertuis. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris.* (Lettre 983 de Voltaire à Frédéric II, juin ou juillet 1738, édition Théodore Bestermann).

Après son accession au trône en 1740, Frédéric décide de renouveler l'Académie Royale de Prusse et appelle Maupertuis qui fait un cours séjour à Berlin. De retour à Paris, il est élu à l'Académie Française le 6 juin 1743. Maupertuis séjourne à nouveau en Prusse en 1745 et épouse Eléonore de Borck, fille d'un ministre d'Etat de Frédéric II. Il devient Président perpétuel de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres de Berlin, créée par Leibniz. Il y fait élire Voltaire en juin 1746 (lettre du 18 juin 1746, archives municipales de Saint-Malo). En août 1748, Frédéric autorise Maupertuis à passer l'hiver en France et lui conseille de faire le voyage par terre (lettre du 3 août 1748, archives municipales de Saint-Malo).

En octobre 1748, Frédéric demande à Maupertuis si Voltaire est à Rome ou à Lunéville (lettre du 15 octobre 1748, archives municipales de Saint-Malo).

En 1750, après la mort d'Emilie du Châtelet à Lunéville, Voltaire, indésirable à Versailles, arrive à la cour de Frédéric II où Maupertuis l'accueille avec beaucoup d'égards. La même année, Maupertuis accueille aussi à l'Académie le mathématicien Samuel Koenig (1712-1757). Maupertuis et Koenig s'étaient connus en 1729, lorsqu'ils étaient tous les deux

élèves de Jean Bernouilli à Bâle. Koenig, recommandé par Maupertuis, devient un des professeurs d'Emilie du Châtelet, mais aussi plus tard un de ses adversaires. Il n'apprécie que très modérément son livre *Institutions de physique* paru en 1740. Il écrit très imprudemment à Maupertuis : *Le livre de Madame du Châtelet a enfin paru. Je vous avoue, Monsieur, qu'il faut avoir la rage d'écrire pour oser faire une folie de cette nature. On dit qu'on l'a déjà réfutée ; je me réjouis de voir comment elle fera pour répondre sur des matières qu'elle n'entend point.* (Lettre de Koenig à Maupertuis datée du 11 février 1741, abbé Le Sueur, 1896).

Emilie est furieuse de ces commentaires et demande à Maupertuis de la défendre à l'Académie des Sciences de Paris. Dix ans plus tard, en 1751 à Leipzig, Samuel Koenig récidive, mais cette fois contre Maupertuis. Il publie un mémoire où il suggère, en invoquant une copie d'une lettre de Leibniz, que ce dernier pourrait avoir eu en partie les mêmes idées que Maupertuis sur le principe de moindre action. Leibniz aurait écrit à Hermann :

*L'action n'est point ce que vous pensez. La considération du temps y entre ; elle est comme le produit de la masse par le temps, ou du temps par la force vive* (extrait de la lettre de Leibniz, citée par La Beaumelle).

Maupertuis ne décolère pas et Koenig essaye de convaincre Maupertuis de sa bonne foi :

*Je me fais un plaisir et un devoir, Monsieur, de vous rendre toute la justice possible à cet égard, en déclarant de la manière la plus formelle, qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée que Monsieur de Leibnitz puisse ou doive revendiquer aucune de vos idées sur cette matière.*

*Si je vous ai désobligé, Monsieur, par ce que j'ai écrit, soyez bien persuadé que c'est contre mon intention, que j'en suis très mortifié et que les droits de la vérité mis à part, je me ferai un plaisir de vous donner toute la satisfaction imaginable.* (Lettre de Koenig à Maupertuis datée du 10 décembre 1751, abbé Le Sueur, 1896).

Mais Maupertuis ne veut rien entendre ; il s'ensuit une incroyable querelle qui a un retentissement dans toute l'Europe. Pour des raisons obscures, Voltaire prend le parti de Koenig. Il ridiculise Maupertuis dans divers libelles dont *La diatribe du Docteur Akakia* que Frédéric lui a pourtant interdit de publier :

Que pour rentrer en grâce auprès des géomètres, il tâchera de mettre à l'avenir un peu d'élégance dans l'analyse qu'il leur offrira ; qu'il n'emploiera plus soixante pages de calcul pour arriver à une conclusion qu'on peut établir par un raisonnement de dix lignes ; item, que toutes les fois qu'il retroussera ses bras pour calculer trois jours et trois nuits de suite, il se donnera la patience de raisonner auparavant un quart d'heure sur le choix des principes qu'il conviendra d'employer. (Extrait de la Diatribe du docteur Akakia, Voltaire, novembre 1752).



Maupertuis ne se remettra réellement jamais de ces pamphlets, ni de son attitude peu digne envers Koenig qu'il fait exclure de l'Académie de Berlin. Mais Frédéric II ne pouvait laisser ridiculiser le Président de son Académie. Le 10 décembre 1752, il écrit à Maupertuis :

*Ne vous embarrassez de rien, mon cher Maupertuis. L'affaire des libelles est finie. J'ai parlé si vray à l'hôte, je lui ai si fort lavé la tête que je ne crois pas qu'il y retourne.... Je l'ay intimidé du coté de la bourse, ce qui a fait tout leffet que j'en atendais. Je lui ai déclaré enfin nettement que ma maison devait être un sanctuaire et non une retraite de brigands ou de cellerats distillent des poissons.... A présent ne pensez qu'à vos poulmons, et ne sortez pas de votre chambre par le froid présent* (Académie des sciences de Paris, fonds Maupertuis).

Voltaire, qui n'écoute pas Frédéric, doit, malgré ses supplications et ses jérémiades, quitter la cour de Berlin pour Leipzig en mars 1753 et la Prusse en juin de la même année après avoir été emprisonné pendant quelques jours.

Tirailé entre la Prusse et la France alors en guerre, Maupertuis revient dans sa chère ville de Saint-Malo qu'il n'a jamais oubliée, erre en France et ira mourir à Bâle comme nous le verrons plus tard.

### **Charles Marie de La Condamine (1701-1774)**

Né à Paris en 1701, Charles Marie de La Condamine est élève au Lycée Louis-le-Grand et se destine à une carrière militaire. Comme Maupertuis, il s'aperçoit très vite qu'il n'est pas fait pour ce métier et se tourne alors vers les sciences. A dix-huit ans, il devient le professeur de mathématiques du comte de Tressan qui en avait alors quatorze (Abbé Emile Hatton, 1952).

La Condamine entre à l'Académie des sciences en 1730, à l'âge de 29 ans et effectue divers voyages autour de la Méditerranée. L'Académie des sciences décide, avec l'appui de Louis XV, de monter en 1735 une expédition au Pérou pour mesurer la longueur d'un degré de méridien à l'équateur. Le responsable en est le mathématicien Louis Godin (1704-1760) qui est maintenant oublié. Parmi les dix membres de l'expédition se trouvent, outre Charles de La Condamine, le naturaliste Joseph de Jussieu (1704-1779) et l'astronome Pierre Bouguer (1698-1758). L'expédition dure neuf ans dans des conditions épouvantables. Bouguer, Godin et La Condamine se battent, s'accusant mutuellement de se voler les résultats. La Condamine rentre en Europe par ses propres moyens après avoir traversé l'Amazonie où il découvre le quinquina et le caoutchouc. Mais c'est probablement Jussieu qui avait attiré son attention sur l'intérêt des deux arbres. Les querelles reprennent en France entre les protagonistes.

La Condamine finit par triompher après la mort de Bouguer et s'attribue toute la gloire de l'expédition. Plus tard, il met en évidence l'influence de la température sur la vitesse du son et devient un défenseur infatigable de l'inoculation contre la petite vérole. En novembre 1750, à la demande de Stanislas et probablement sur la suggestion du comte de Tressan, le chevalier de Solignac consulte La Condamine sur l'opportunité de créer une Académie à Nancy (Abbé Emile Hatton, 1952, Pierre Marot, 1968). Son avis est défavorable. Par contre Réaumur donne un avis positif ainsi que La Curne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des Inscriptions depuis 1724 (Abbé Emile Hatton, 1952).

La Condamine entre à l'Académie française en 1760 et y prononce en 1761 un discours de réception intitulé *De l'universalité de la langue française*. La Condamine était un extraordinaire aventurier de la science, de la même trempe que Maupertuis. Il n'est pas étonnant que ces deux hommes hors du commun et sans concession aient été très proches l'un de l'autre.

### Tressan, Maupertuis et La Condamine

Les relations entre le comte de Tressan et Maupertuis ont probablement débuté en 1738, lorsque Louis XV reçoit Maupertuis à la cour après son retour triomphal de Laponie. En 1746, Tressan, commandant des armées du Boulonnais et de la Picardie s'ennuie, faute d'opérations militaires. Il s'adonne alors à des recherches scientifiques :

Sans société, sans ressources de nulle espèce, que mes jours seraient tristes, si des observations et des expériences n'en remplissoient les moments (lettre du 16 avril 1746 à Maupertuis, abbé Le Sueur, 1896).

Il se rappelle dans cette même lettre au bon souvenir de Maupertuis de retour à Berlin :

*Si le plus heureux des mortels, si un philosophe qui conoit tout le bonheur de jouir, si le favori du grand roy et d'un roy aussi aimable, aussi savant que couvert de gloire peut penser encore à ses anciens amis, j'espère, Monsieur, que vous vous souviendrez avec bonté de l'attachement que je vous ay voué.*

Il demande à Maupertuis de lui adresser le compte-rendu d'une expérience effectuée par Nicolas de Graaf avec du phosphore obtenu par Sébastien Brandt, chimiste allemand, à partir d'urine. Il fait aussi savoir à Maupertuis qu'il prépare pour l'Académie des Sciences un très long mémoire sur l'électricité dont il a envoyé une première ébauche à Réaumur. Il demande aussi à Maupertuis de bien vouloir faire lire ce mémoire à Frédéric II. Le 8 novembre 1749, de Toul, Tressan fait part à Maupertuis de son élection à l'Académie des Sciences de Paris et de sa prochaine élection à la *Royal Society* de Londres. Il propose à Maupertuis

de lui envoyer à Berlin un exemplaire de ses différents mémoires sur l'électricité et le magnétisme, manifestement pour entrer à l'Académie Royale de Prusse. Dans une lettre non datée (1749 ?), Maupertuis annonce à Tressan qu'il est admis à l'Académie de Berlin (lettre de Maupertuis à Tressan, archives municipales de Saint-Malo). Tressan se compare au grand savant anglais William Watson (1715-1787) qui en 1748 avait publié dans les *Philosophical Transactions* de la *Royal Society* le célèbre mémoire *Experiments and Observations tending to illustrate the Nature and Properties of Electricity : M. Watson et moy sommes arrivés aux memes conclusions, sans nous estre communiqués nos idées, et sa réputation en Angleterre est une des raisons qui m'encouragent et m'affermissent dans mon opinion.* (Lettre de Tressan à Maupertuis, datée du 8 novembre 1749, abbé Le Sueur, 1896).

En réalité, Tressan ne fait que reprendre des idées de Watson et n'a jamais mis en place d'expériences analogues à celles de Watson à Londres ou de Guillaume Le Monnier (1717-1799) à Paris.

Tressan fait aussi part au Président de l'Académie de Berlin de la fureur de La Condamine lorsqu'il découvre le manuscrit de Bouguer :  
*Notre ami La Condamine est furieux avec raison contre M. Bouguer qui s'est pressé de publier un lourd et un peu diffus in-4° sur leurs opérations communes.* (Lettre de Tressan à Maupertuis, datée du 8 novembre 1749, abbé Le Sueur, 1896).

Enfin dans cette même lettre, le comte de Tressan écrit :  
*Ma résidence est à Toul, j'y suis à portée de la cour du roy Stanislas. J'ay trouvé tout le monde dans l'affliction de la Mort de Madame du Châtelet. J'ay peur que cette mort ne nous prive de notre ami Voltaire qu'elle attiroit.*

L'amitié entre Tressan et Voltaire est très ancienne. Tressan a rencontré pour la première Voltaire à l'âge de treize ans chez son oncle au Palais Royal. Dans une lettre du 3 août 1732, Voltaire, qui vouait une amitié profonde au comte, lui adresse un poème assez étonnant :

Tressan l'un des grands favoris  
Du Dieu qui fait qu'on est aimable,  
Du fond des jardins de Cipris,  
Sans peine et par la main des ris  
Vous cueillez ce laurier durable  
Qu'à peine un auteur misérable  
A son dur travail attaché,  
Sur le haut du Pinde perché  
Arrache, en se donnant au diable.  
Vous rendiez les amants jaloux,

Les auteurs vont être en alarmes,  
Car vos vers se sentent des charmes  
Que l'amour a versé sur vous.

Tressan comment pouvez vous faire  
Pour mettre si facilement  
Les neufs pucelles dans Cithère  
Et leur donner votre enjouement ?  
Ah prêtez-moi votre art charmant,  
Prêtez-moi votre voix légère.

Mais ce n'est pas petite affaire  
De prétendre vous imiter.  
Je peux tout au plus vous chanter  
Mais les dieux vous ont fait pour plaire.

Je vous reconnais à ce ton  
Si doux, si tendre, si facile,  
En vain vous cachez votre nom  
Enfant d'amour, et d'Apollon,  
On vous devine à votre style.

*Revenez vite faire un enfant à toute autre qu'à la mère de Septimus. Si vous êtes actuellement avec MM. De Cideville et de Formont, je vous en fais à tous trois mon compliment, et je vous porte envie à tous trois.* (Lettre 342; Voltaire, édition Théodore Bestermann).

En décembre 1736 (Lettre 802, Voltaire, édition Théodore Bestermann), Voltaire demande à Tressan de l'aider à identifier ses ennemis à la cour de Louis XV au moment de la publication de sa satire *Le Mondain ou l'Apologie du luxe* que Tressan avait reçu de Voltaire le 21 octobre 1736) et contribué à diffuser en la communiquant à l'évêque de Luçon. Cette lettre se termine ainsi :

*Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir, si j'apprends au moins que la fortune continue à vous rendre justice.* (Lettre 771, Voltaire, édition Théodore Bestermann).

Après la mort d'Emile du Châtelet que Tressan connaissait bien pour lui avoir envoyé des poèmes, le comte ne peut imaginer que l'une des prochaines étapes de Voltaire serait la Prusse avec les très fâcheuses conséquences qui allaient en découler pour Maupertuis.

Le 14 mai 1751, Tressan, qui vient d'être nommé associé correspondant étranger de l'Académie de Berlin, avertit Maupertuis qu'il a adressé à Frédéric II le discours qu'il a prononcé à Nancy le 3 février

1751 devant le roi Stanislas, dans la Galerie des Cerfs pour la séance publique inaugurale :

*J'ai osé prendre la liberté de me mettre aux pieds de Sa Majesté (prussienne) et de luy écrire en luy envoyant les discours qui ont été prononcés dans la première séance de la société que le roy Stanislas premier vient de fonder à Nancy. Je scay avec quelle bonté Sa majesté permet qu'on ose se présenter soy-mesme à elle, mais mon hommage est si peu digne de ce grand roy que votre appuy, votre amitié peuvent seuls me rassurer et me faire trouver grâce à ses yeux (abbé Le Sueur, 1896).*

Le discours prononcé à Nancy par Tressan est plein de flatterie :  
*Quels efforts ne dois-je pas faire pour me rendre digne du choix dont notre auguste fondateur m'a honoré... Le Temple, que sa majesté élève aux Muses, vient d'être consacré par nos acclamations. Puisse cet établissement contribuer à rendre sa gloire immortelle !*

Mais les propos que tient Tressan à Maupertuis sont tout autres et peu flatteurs pour les Lorrains qu'il méprise :

*Je m'étois d'abord proposé pour sujet le parallèle des muses agréables et des muses laborieuses, mais le roy Stanislas m'a forcé la main et a voulu que j'expose un extrait des découvertes et des ouvrages des savans, non seulement pour intéresser les sociétés étrangères à l'établissement qu'il vient de faire, mais aussi pour inspirer de l'émulation aux Lorrains. Ils en ont bien besoin, et quoi qu'il y ait bien de l'esprit dans ce pays-ci, leurs anciens ducs, plus occupés de les enrichir que de les instruire, ont cruellement laissé languir les sciences, les lettres et les arts qui y sont encore dans leur berceau, et nos lorrains sont bien plus près du temps des druides et du guy de chesne qu'ils ne le sont de l'état des peuples nouvellement conquis et éclairés par les regards et les écrits du grand Frédéric. Dans le moment que je pense aux lorrains et que je vous écris, je me rappelle bien vivement les comparaisons du docteur Swift (l'auteur des voyages de Gulliver). Je me trouve un géant à Nancy et me trouve un nain vis-à-vis de vous... (Lettre de Tressan à Maupertuis, datée du 14 mai 1751, abbé Le Sueur, 1896).*

Ces propos de courtisan ont une part de vérité, même si nous avons du mal à croire que les sujets de Frédéric Le Grand sont plus au fait des sciences que les Lorrains. Le 30 mars 1751, Frédéric remercie Tressan :  
*Je m'intéresse trop particulièrement à la gloire de l'auguste fondateur de l'Académie de Nancy pour ne pas vous savoir gré de la marque d'attention que vous m'avez donnée en m'envoyant les discours qui y ont été prononcés. Ils ont tous des beautés et vous avez fait connaître dans le vôtre combien les connaissances les plus étendues des Sciences et des Arts ont d'agrémens quand elles se trouvent jointes aux grâces du style et de l'éloquence. (Citation tirée des Souvenirs du Comte de Tressan, p. 90).*

Le 20 juillet 1751, de Commercy, Tressan adresse un courrier à Maupertuis pour lui faire part de tout l'intérêt que lui porte le roi de Pologne :

*Le roy de Pologne m'a chargé de mille choses pour vous, il vous aime véritablement, il vous lit actuellement, il est très édifié de votre religion : vous éclairez les uns, vous fortifiez les autres et tout le monde est content* (abbé Le Sueur, 1896).

Nous pouvons supposer, sans grand risque de nous tromper, que c'est Tressan qui a communiqué à Stanislas les écrits de Maupertuis. On ne peut cependant pas complètement exclure que Maupertuis se soit arrêté à Nancy ou à Lunéville en août ou septembre 1748 à son retour de Berlin.

Dans ce même courrier de juillet 1751, Tressan fait part à Maupertuis de ses démêlés avec le chevalier de Solignac :

*A propos de M. de Solignac, il vient de me donner de nouveaux droits sur ses oreilles par une noirceur insigne qu'il a essayé de me faire : je meurs de peur d'estre obligé d'en couper une. Je feray de mon mieux pour me détourner de ce projet.*

Il ne nous a pas été possible de découvrir la nature du différend qui a opposé les deux hommes. Mais Tressan se considérait comme très supérieur à ses confrères et a probablement essayé de devenir le premier directeur de cette Société dont il était de plus à l'origine. Il ne fut que le second, peut-être en raison de l'opposition de Solignac, d'où peut-être sa colère. Mais, il nous semble qu'il s'agit ici d'un autre incident, postérieur à la date de la nomination du premier directeur.

Le 8 mai 1752, Tressan fait à Nancy un discours sur le progrès des sciences. Ce discours reprend de manière très générale les connaissances acquises récemment et en particulier les découvertes de Newton confirmées par les expéditions de Maupertuis et de La Condamine. Tressan cite également le principe de moindre action de Maupertuis et traite un sujet qu'il connaît bien, celui de l'électricité et du magnétisme. Il se réjouit de la parution du *Prospectus* de l'Encyclopédie à laquelle il participe et attend avec intérêt la publication définitive. Il aborde aussi les problèmes de la circulation du sang et diverses questions de biologie ou de géologie. Ce discours est une mise au point générale des connaissances de l'époque et n'a rien de révolutionnaire. Le Père de Menoux est cependant furieux et dénonce ce discours à la reine Marie Leszczyńska qui déclare *qu'elle ne verra plus M. de Tressan* (Abbé Emile Hatton, 1952). Catastrophé, Tressan envoie une copie de son discours à la Sorbonne et une autre à Scipion Jérôme Begon, évêque de Toul. L'évêque et les théologiens de la Sorbonne se portent garants des affirmations de Tressan, ce qui satisfait la

reine, mais évidemment pas le Père de Menoux (Christian Pfister, 1902. Histoire de l'Académie de Stanislas, Abbé Emile Hatton, 1952).

Avant la création de la Société de Nancy, le Père de Menoux avait déjà fait preuve de mauvaise foi. En 1746, il avait obtenu de Rome une bulle unissant le prieuré bénédictin de Saint-Cloud de Lay à la Mission Royale des jésuites de Nancy. Selon Voltaire, cette dotation avait été obtenue contre une promesse de traduire en français *le traité de canonisation des saints* du pape Benoît XIV (Prospero Lambertini, 1675-1758) (Jean-Claude Bonnefont, 2000). Mais le Père de Menoux n'entreprit jamais cette traduction. Dom Hyacinthe Lafauche, prieur de Saint-Cloud de Lay n'avait pas été consulté et s'opposa évidemment à cette spoliation. Le Père de Menoux obtint une lettre de cachet de Stanislas qui exila le pauvre prieur *dans le fond des Vôges, en la maison du Saint Mont*. Dans un autre conflit avec les habitants de Maron, le père de Menoux fut condamné par la Cour Souveraine, mais Stanislas cassa l'arrêt (abbé Emile Hatton, p. 321, 1952).

Le comte de Tressan se plaint à plusieurs reprises auprès de Maupertuis de la médiocrité de ses confrères de la société de Nancy qu'il méprise autant que les Lorrains. Dans une lettre sans date, mais qui a été rédigée dans les années 1752-1753, il écrit :

*En arrivant en Lorraine, j'ay remis la présidence que j'avois occupée pendant un an à M. le primat de Lorraine, et j'ai terminé mes fonctions par un discours public, où j'ay eu le courage de dire des vérités assez fortes à la société de Nancy, et aux lorrains en général sur leur peu d'émulation. Le roy Stanislas a fondé deux prix ; l'un est destiné pour un ouvrage de belles-lettres, l'autre pour quelque invention utile. En vérité, je n'ay pas vu encore un seul mémoire à peu près digne de l'un ou l'autre prix.*

*Je suis au milieu de la société de Nancy comme Cassandre au milieu des troyens. Je crie en vain pour exciter à quelque travail utile, la fureur du bel esprit les a gagnés ; ils sont occupés uniquement à tourner des phrases, et si je ne m'étais pas opposé à l'impression d'un recueil prêt à paroître, on eut fait voyager en Europe un volume plein de discours supportables à peine dans une classe de rhétorique : rien d'intéressant pour les sciences de fait, enfin je vois avec douleur que cette société aura bien de la peine à sortir de son berceau et c'est un enfant piillard que je suis bien ennuyé de bercer (abbé Le Sueur, 1896).*

Tressan continuera cependant à le bercer encore longtemps mais avec quelque brutalité.

Malade, épuisé par l'affaire Koenig-Voltaire, Maupertuis décide de rentrer en France et quitte Berlin le 29 avril 1753. Après un séjour à Paris, il passe une partie de l'hiver et du printemps de 1754 à Saint-Malo

dans son manoir de Saint-Elier (Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856). Le 24 janvier 1754, Tressan adresse à Saint-Elier une longue lettre dans laquelle il fustige à nouveau sans ménagement ses confrères de la société de Nancy :

*Je vous avoue que vos serviteurs et amis de Paris doivent avoir une furieuse jalousie contre «ces» Messieurs de Saint-Malo, mais ils leur pardonneront de vous retenir pourvu qu'ils vous renvoient plein de ce beau feu et de cette vigueur avec laquelle vous partites pour aller aplatir les pôles du monde. Mon ami la Condamine me marque vous avoir mandé toutes les impertinences que j'ai essuyées dans la Société de Nancy. J'ai abandonné cet enfant mort-né dans son berceau et je ne veux plus me compromettre avec de pareilles espèces (abbé Le Sueur, 1896).*

Contrairement à ce qu'il écrit, Le comte de Tressan continuera à fréquenter la société de Nancy et cette même année y fera entrer Maupertuis et La Condamine. C'est le père de Menoux qui fait l'objet de l'ire de Tressan. Il lui rend la monnaie de la pièce lorsque le Père de Menoux prononce un discours à la Société Royale des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Nancy le 20 octobre 1753. Voici ce qu'écrivit Tressan à Maupertuis :

*le Père de Menoux est, à ce qu'on dit, humilié et confondu de son impertinent discours. Toutes les lettres qui sont venues de Paris sont mises en pièce et il n'a pas été mieux traité par les Lorrains. Vous savez sans doute que se méprenant à chaque mot il traitoit votre découverte du moindre mouvement d'aussi originale que les disputes et les écrits qu'elle a occasionné : ce sont des mots. Il finissoit par donner à Leibnitz la moitié de cette découverte. L'ami de Buffon (Montesquieu) n'étoit pas mieux traité et méchamment il disoit que l'Esprit des lois étoit imbu des maximes renfermées dans les lettres persanes. Furieux de cette insolence, j'ai commencé par faire mes protestations à la chancellerie et à la société de Nancy contre l'impression du discours (prononcé en séance publique à la Société Royale de Nancy). Le roy de Pologne a levé mes oppositions sous conditions que le moine corrigerait ce que les critiques avoient d'amer et d'injuste. Comme le moine n'en a rien fait, j'ay rentré dans mes droits et j'ay fait des notes à ce discours que j'ay transcrite à la marge sur douze exemplaires dont j'en ay envoyé six à Paris et six à Nancy. Comme vous n'êtes point occupé maintenant à dévoiler les lois de la nature et à nous éclairer, je peux bavarder à mon aise et vous envoyer seulement deux de ces notes pour vous amuser un moment. Voici la vôtre : «Est-il permis à un homme d'honneur ou seulement à un religieux de rappeler dans un discours public des libelles écrits par une main encore plus accoutumée à verser le poison qu'à répandre des fleurs ?*

*Comment le Père de Menoux, avec aussi peu de connoissances, ose-t-il attaquer un homme de l'ordre de M. de Maupertuis ? Il tombe icy par deux*



*étourderies du premier ordre dans l'écueil inévitable à l'ignorance qui veut en imposer : il parle d'une théorie qu'il n'a jamais étudiée ny compris et en conséquence il la définit mal ; il donne à Leibnitz une partie de la gloire de cette découverte et cite le jugement de l'Académie de Berlin qui décide formellement que jamais Leibnitz n'a exposé ny mesme indiqué la théorie du moindre mouvement dans le choc et le repos des corps dont l'invention est conservée en entier à M. de Maupertuis. Le Père de Menoux a-t-il bien d'ailleurs senti la force du mot original dont il se sert en parlant d'un ouvrage d'un des génies le plus respecté de l'univers ? Ne devoist-il plutôt le réserver pour cette théorie qui prétend conduire les âmes à la béatitude céleste par le moindre amour de Dieu qui soit possible ?» Cette note a fait fortune (abbé Le Sueur, 1896).*

Tressan fait preuve d'une amitié flatteuse en qualifiant Maupertuis de génie de l'univers. Dans d'autres lettres, il le qualifie de cher, d'illustre, d'adorable, de divin Président.

Sans méconnaître les mérites de Maupertuis, il est évident que ces louanges ne lui sont adressées que par intérêt. Tressan compte en effet sur Maupertuis pour entrer à l'Académie française. Le discours du père de Menoux, publié dans les mémoires de la Société de Nancy, ne contient cependant aucune allusion malveillante à l'encontre de Maupertuis : *Ou de ces génies supérieurs, qui comme les Cassinis, les Bernouillis, les Maupertuis découvrent dans le choc des corps, dans la moindre quantité d'actions, la démonstration de l'existence du suprême Auteur de l'Univers.*

Si l'on en croit une lettre de Tressan à François Devaux du 11 novembre 1753, Le Père de Menoux a en réalité modifié son texte initial : *J'avais bien peur que toutes ces vilaines espèces ne m'eussent barbouillé auprès du Roy. Le père de Menoux avec son esprit a fait un furieux pas de clerc. Il en a assez dit pour se faire des ennemis immortels, et il a la honte de retrancher à l'impression une bonne partie de ce qu'il a dit. Le Roy a été peut-être d'abord un peu fâché de mes protestations contre l'impression, mais, avec le temps, il comprendra qu'elles étaient décentes dans ma bouche, qu'elles sauvent l'honneur de la Société et que c'est une bien bonne leçon pour l'avenir.* (Lettre du 11 novembre 1751 à François Devaux, Bibliothèque municipale de Nancy, MS 1711a).

Le comte de Tressan est fort influent auprès de Stanislas comme le montre un extrait de cette même lettre de janvier 1754 adressée à Maupertuis :

*On dit que Voltaire est à Colmar ; je scay qu'il est furieux contre moi, mais cela m'est égal : j'ai vu une brigade formée à Lunéville pour que le roy de Pologne lui donnât un asile à la cour. Attaché à la gloire de ce prince, je luy ay représenté vivement combien le roy de Prusse, son ancien ami, seroit*

*blessé de savoir Voltaire à la Cour. Ce mot a suffi pour le déterminer à faire écrire à Voltaire qu'il ne pouvoit ny ne vouloit le recevoir en Lorraine Je ne vous mande ces détails que pour vous ne les ignoriez pas. Je serois bien affligé que vous crussiez que je cherche à ma faire un mérite d'une action que tout bon serviteur du roy de Pologne et tout homme aimant le mérite et la vertu auroit fait à ma place ; et d'ailleurs, mon cher et illustre Président, mon cœur et mon existence littéraire ne sont-ils pas à vous ? Depuis longtemps vous vous êtes attachés le premier et vous et l'ami La Condamine m'avez donné l'autre. (abbé Le Sueur, 1896).*

Cette opposition de Tressan au retour de Voltaire à Lunéville est évidemment dictée par le souci de plaire à Maupertuis dont l'appui lui est nécessaire. N'oublions pas qu'en 1749, le comte de Tressan craignait que la mort d'Emilie du Châtelet ne prive la cour de Lunéville de son ami Voltaire. Cette inimitié de fraîche date, dictée par les seuls intérêts de Tressan, met fin une première fois au souhait de Voltaire d'entrer dans la société de Nancy. Le 8 mai 1751, Voltaire avait en effet clairement exprimé ce souhait dans une lettre adressée à François Etienne Devaux : *Mon cher Panpan, mettez-moi je vous prie aux pieds de la plus aimable des veuves (Madame de Boufflers), je ne l'oublierai jamais et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine ; vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami, je viendrai vous prier de me présenter à votre Académie. (Lettre 2841 ; Voltaire, édition Bestermann).*

Il renouvelle ce souhait à François Devaux en juillet 1751 (lettre 2893, édition Bestermann).

De retour à Paris, Maupertuis reçoit début juin 1754 une lettre du roi de Prusse qui l'invite à retourner à Berlin en des termes assez peu raffinés :

*Venez vite planter un être pensant dans le jardin de Madame de Maupertuis. (Lettre citée par Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856).*

Maupertuis n'a nullement l'intention de retourner à Berlin s'il risque d'y rencontrer Voltaire. Il a connaissance d'une lettre adressée par Frédéric à Monsieur d'Arget, ancien secrétaire du cabinet du roi de Prusse : *Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il a fait ici, a fait des démarches pour revenir ? Mais je m'en garderai bien, il n'est bon qu'à lire. (Lettre citée par Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856).*

Maupertuis décide donc de rentrer à Berlin. A la mi-juin, il part de Paris avec La Condamine qui allait aux eaux de Plombières (Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856). Ils s'arrêtent à Nancy et sont reçus à plusieurs reprises par le Roi Stanislas dans sa résidence de La Malgrange. Maupertuis voit selon Laurent Anglivielle de la Beaumelle, *un prince qui, par ses vertus, faisait oublier à son peuple qu'il avait chéri d'autres maîtres ;*

*Il y vit un peuple qui, par son amour, faisait oublier à son prince sa grandeur et ses infortunes passées.* (Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856)

Au cours de ces rencontres, La Condamine présente au roi de Pologne sa première communication sur l'inoculation de la petite vérole faite le 24 avril 1754 à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Voici en effet ce qu'écrivit La Condamine dans son Mémoire lu en Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences le 15 novembre 1758 :

*Mais il est des esprits sur lesquels la vérité dès son premier aspect a le droit de persuasion. Trois mois après la lecture de mon mémoire, j'eus l'honneur de le présenter à S.M. le roi de Pologne, duc de Lorraine. Ce prince, ami de l'humanité, fut frappé de l'efficacité d'un moyen auquel tant de gens devoient la vie ; & sur le rapport favorable du collège royal de médecine de Nancy, l'une des nombreuses fondations qui ont illustré son règne, il prit dès-lors la résolution d'autoriser dans ses Etats une méthode qui secondoit si bien les mouvements de son cœur.*

Charles Bagard, président du Collège Royal de Médecine de Nancy, que Stanislas avait convoqué à tous les entretiens avec La Condamine, nous donne plus de précisions dans son discours public prononcé à la Société Royale de Nancy en 1755 devant Stanislas. Charles Bagard avait déjà, en avril 1752, attiré l'attention de la Société royale de Nancy sur l'intérêt de l'inoculation de la petite vérole, mais sans succès. A la suite de l'intervention de La Condamine en 1754, Stanislas demande à Charles Bagard de réunir le Collège Royal de médecine. Il y eut plusieurs assemblées et conférences. Le 25 mars 1755, à l'unanimité, le collège se prononce en faveur de l'inoculation. Le roi décide de faire inoculer douze filles et douze garçons de l'hôpital Saint-Julien, âgés de cinq à douze ans. Le prélat, administrateur de l'hôpital, s'éleva contre cette expérience et réussit à l'interdire. Mais Charles Bagard fit *secrètement inoculer, avec le plus heureux succès, deux jeunes personnes*. Dans son vibrant plaidoyer de 1755 en faveur de l'inoculation, Charles Bagard rappelle les propos de La Condamine :

*Portons nos vues dans l'avenir. L'inoculation s'établira-t-elle un jour parmi nous ? Je n'en doute point.*

Mais l'inoculation ne fut pas pratiquée en Lorraine. Les habitants furent décimés par une épidémie en 1759 et 1760. Charles Bagard fit à cette occasion une nouvelle communication à la société Royale de Nancy et regretta une fois de plus que l'inoculation ait été interdite. Voltaire (Lettre du 3 octobre 1753 au comte d'Argental), D'Alembert et Daniel Bernouilli furent aussi d'ardents défenseurs de l'inoculation. Ces deux derniers établirent pour la première fois des méthodes de calcul des probabilités pour démontrer l'intérêt de l'inoculation.

Ce n'est que plus tard en Angleterre que l'on remarquera que l'inoculation d'une matière variolique, extraite des boutons qui se trouvent quelquefois sur le pis des vaches, préserve de la petite vérole ordinaire, aussi sûrement que l'ancienne inoculation. Les nombreuses expériences faites en Angleterre et répétées à Vienne et à Genève prouvèrent que la maladie causée par l'inoculation de la vaccine était beaucoup plus bénigne que celle qui résultait de l'inoculation ordinaire.

Mais revenons au séjour de La Condamine et de Maupertuis en Lorraine. Ayant reçu l'agrément du roi Stanislas, Maupertuis et La Condamine sont proposés et reçus associés étrangers à la Société Royale de Nancy le 21 juin 1754. Il est convenu qu'ils seront reçus à la séance publique du 20 octobre 1754. Mais Maupertuis et La Condamine ne purent évidemment revenir à Nancy pour cette occasion.

Fin juin 1754, Maupertuis et La Condamine sont également reçus à Toul par le comte de Tressan. Maupertuis retrouve avec plaisir la famille du Lieutenant-Général et les chiens qu'il lui avait offerts quelque temps auparavant (Michel Valentin, 1998). Après son séjour à Toul, Maupertuis est tenté d'accompagner La Condamine à Plombières. Mais Voltaire est attendu. La Condamine dissuade Maupertuis de l'accompagner.

Selon La Beaumelle, La Condamine finit par déclarer à Maupertuis qu'il renoncerait lui-même au voyage des eaux que les médecins lui avaient ordonné, si son ami persistait dans sa résolution.

Finalement Maupertuis reprend directement le chemin de Berlin en compagnie du chevalier de Cogolin, ancien officier de marine et poète, qui venait aussi d'être reçu à la société de Nancy (Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856). Il ne passe pas par Bâle où il avait pourtant prévu de s'arrêter chez les Bernouilli et où La Condamine avait fait envoyer ses lunettes oubliées à Nancy (Michel Valentin, 1998). Stanislas avait confié à Maupertuis une lettre pour Frédéric le Grand qui répond au roi de Pologne le 2 juillet 1754 :

*Monsieur mon frère, rien ne pouvait me rendre le retour de M. Maupertuis plus agréable que la lettre dont Votre Majesté a bien voulu le charger pour moi.* (Lettre retranscrite par Nicolas Durival le 23 août 1754).

Pendant ce temps, Voltaire, chassé de la cour de Prusse, indésirable à Versailles et à Lunéville, s'est enfermé depuis le 10 juin 1754, dans l'abbaye de Senones pour travailler avec Dom Calmet. En fait, à son départ de Colmar le 8 juin 1754 pour Plombières, il avait appris de sa nièce, Madame Denis, qu'il risquait de rencontrer La Condamine. Il préfère patienter à l'abbaye de Senones où il arrive le 10 juin après être passé par Saint-Dié pour corriger les *Annales de l'Empire*. Il occupe une cellule modeste, va quelquefois au réfectoire, suit les processions et se

rend aux offices avec une régularité qui étonne Dom Calmet (Pierre de la Condamine, 1965). Voltaire ne part pour Plombières que le 2 juillet 1754, après qu'il eut appris par les gazettes que Maupertuis était passé à Francfort (Laurent Anglivielle de la Beaumelle, 1856). A Madame du Deffand, Voltaire écrit avant son départ le 2 juillet 1754 :

*J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper de vieux évènements. C'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.* (Lettre 3810 ; Voltaire, édition Théodore Bestermann).

Cela ne l'empêche pas d'écrire hypocritement à Dom Calmet le 16 juillet :

*Je trouvais chez vous bien plus de secours pour mon âme que je n'en trouve à Plombières pour mon corps. Vos ouvrages et votre bibliothèque m'instruisaient plus que les eaux de Plombières ne me soulagent.* (Lettre 3824, Voltaire, édition Théodore Bestermann).

Fin 1755, dans la complexe affaire Palissot (Charles Arnould Palissot de Montenoy), où sont impliqués, Jean-Jacques Rousseau et d'Alembert, ni le Comte de Tressan, ni le père de Menoux ne se montrent à leurs avantages. Le 18 décembre 1755, Voltaire renoue avec Tressan et lui adresse de Montriond, près de Lausanne, une lettre très chaleureuse pour le féliciter de son discours prononcé le 26 novembre devant le roi de Pologne, le jour de l'inauguration de la statue de Louis XV (Lettre 4295, édition Théodore Bestermann).

Une seconde lettre, aussi chaleureuse, suit le 11 janvier 1756 (Lettre 4331, édition Théodore Bestermann). Voltaire encourage Tressan à faire la guerre contre Frédéric et espère qu'il deviendra maréchal de France !!! La guerre de sept ans vient en effet de débiter avec un renversement d'alliance surprenant. La Prusse s'est alliée à l'Angleterre contre la France qui elle-même s'est alliée avec l'Autriche. Cela n'empêche pas Voltaire d'écrire à Frédéric et de lui souhaiter *d'acquérir les armes à la main une paix honorable* (Lettre 4878 du 25 septembre 1757, édition Théodore Bestermann).

Au printemps de 1756, après moins de deux ans passés à Berlin, Maupertuis, très malade, demande un congé à Frédéric pour aller se soigner à Saint-Malo dans son manoir de Saint Elier.

A la mi mai, il quitte Berlin et sa femme. A l'invitation du comte de Tressan, il s'arrête deux jours à Toul et va faire une visite de courtoisie à Stanislas, mais n'assiste à aucune séance de la Société royale. La Conda-

mine revient aussi à Nancy en juillet 1756 avant de rejoindre Maupertuis à Paris. La Condamine s'était rendu au carnaval de Venise et regagna Paris par la Suisse et la Lorraine. Il fut reçu par Tressan à Toul et par Stanislas à Nancy ou à Lunéville comme l'indique une lettre adressée par le comte à Saint-Malo en août 1756 :

*Notre cher La Condamine que je crois à présent dans vos bras m'a trouvé avec la fièvre et un rhume affreux sur la poitrine... Notre ami m'a fait part de tous ses arrangements et je vois avec grand plaisir qu'il aura de quoy vivre à son aise, mais, entre nous, ce que je crains fort c'est qu'il ne perde totalement sa liberté.* (Lettre de Tressan à Maupertuis datée du 3 août 1756 à Commercy, abbé Le Sueur, 1896).

Dans ce courrier, Tressan raconte qu'il a rencontré le marquis de Laval vainqueur des Anglais à Fort Philippe à l'entrée du port de Gravelines dans la Manche. Le marquis de Laval considère comme Tressan que les Anglais ont les plus mauvaises troupes d'Europe. Tressan avait d'ailleurs prévu la défaite de la flotte anglaise et la chute du fort en mai 1756. Tressan décrit en septembre 1756 à Maupertuis les préparatifs considérables de la flotte française à Dunkerque pour les expéditions à Saint-Domingue et à Pondichéry. Il prévoit la chute de Madras qui aura effectivement lieu et est certain que les Anglais vont rapidement demander la paix. Grossière erreur de jugement... Tressan envoie à Voltaire un courrier identique où il prédit encore la défaite anglaise. Voltaire le croit... (lettre 4544 du 18 août 1756, édition Théodore Bestermann).

Le comte de Tressan envoie plusieurs lettres à Saint-Malo. Il annonce à Maupertuis qu'il doute de pouvoir se présenter à l'Académie française en raison de l'opposition d'Elie Fréron. Mais il ne renonce pas en raison de l'appui du dauphin, premier fils de Louis XV qui *l'honore de sa protection*. Tressan suggère à Maupertuis de rencontrer Stanislas qui doit se rendre à Versailles le 12 septembre 1756. Dans une autre lettre non datée, mais qui a probablement été écrite en septembre 1756, Tressan écrit encore à Maupertuis :

*J'ai dit au roy de Pologne tout ce qui pouvait le flatter et entretenir les sentiments qu'il a pour vous. Ce prince s'afflige de tout son cœur des maux que la Saxe éprouve. Vous voyez que dans les cours de la vie on peut estre un moment fixé sur les différents pôles d'un globe ; il y a bien 180 degrez de la position où il étoit à Pultawa à celle où il se trouve aujourd'huy pour ses intérêts réels, pour sa façon de penser* (abbé Le Sueur, 1896). (la bataille de Pultawa du 27 juin 1709 consacre la victoire de Pierre le Grand contre les Suédois et lui permet de conquérir la Lithuanie et d'avoir un port plus libre de glaces sur la Baltique).

Fin septembre de cette même année, Tressan se rend à Fontainebleau et prend la défense de Maupertuis auprès du dauphin. Selon Tressan, le

dauphin comprend parfaitement l'inextricable situation dans laquelle se trouve Maupertuis depuis le déclenchement de la guerre de sept ans et admet qu'il ne lui est pas possible de rompre avec Frédéric II. Le plaidoyer de Tressan est habile puisque le dauphin est presque dans la même situation que Maupertuis.

Il est en effet marié à Marie-Josèphe de Saxe. Tressan demande aussi à son ami Sénac qui assiste souvent aux levers du roi à Versailles, d'expliquer à Louis XV la situation de Maupertuis et de dire au roi que Maupertuis souhaite une paix prochaine avec Frédéric. Tressan annonce enfin à Maupertuis qu'il va probablement entrer en campagne à la tête de ses 24 000 hommes contre Frédéric II, vainqueur de l'armée autrichienne à la bataille de Lowositz.

Le 23 janvier 1757, Tressan écrit à Saint-Malo :  
*Je suis depuis quinze jours à Lunéville. Le roy de Pologne me parle souvent de vous, me demande de vos nouvelles et je suis honteux et affligé de ne pouvoir luy en donner. Je ne vous parle point sur l'événement affreux qui nous consterne tous (l'attentat de Damien). Comment peut-il naître des monstres sous le règne du plus aimé des maîtres et dans le siècle où les Newton, les Montesquieu et les Maupertuis ont fait écouter et aimer une philosophie et une morale également pure et faite pour le bonheur et la perfection de l'humanité* (abbé Le Sueur, 1896).

Maupertuis n'arrive pas à guérir à Saint-Malo. En janvier 1757, il trouve encore la force de rédiger l'éloge funèbre de Fontenelle, décédé le 9 janvier 1757 et élu à la société de Nancy en octobre 1751. Tressan remet au père de Menoux cet éloge qui n'est lu à la Société Royale de Nancy par Monsieur de Forney que le 8 mai 1759.

Le 1<sup>er</sup> mai 1757, Maupertuis écrit à Frédéric que les médecins ne voient plus que l'air d'Italie pour le guérir. Le 12 juin 1757, Maupertuis quitte les rives de la Rance qu'il ne reverra plus jamais.

Il n'assistera pas à l'attaque des Anglais qui échouent sous les murs de Saint-Malo en juin 1758, mais pillent toutes les malouinières situées hors les murs dont la sienne et celle de sa soeur. Il passe trois mois à Bordeaux, puis fait un long séjour à Toulouse qu'il quitte en mai 1758 pour Lyon. Le 28 mai 1758, il est reçu par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Il arrive à Neufchâtel en juillet 1758.

Dans une lettre non datée, probablement rédigée en juin 1758, le comte de Tressan écrit à Maupertuis :  
*J'arrive de la Malgrange ; le roy de Pologne ne m'a parlé que de vous et du chagrin qu'il a de ne vous avoir pas embrassé. (Ce sont ses termes.) Il m'a fait beaucoup de questions, j'ay beaucoup parlé sans rien dire, c'est ainsi qu'il*

*faut parler aux roys. Ce prince ne doute pas qu'une des conditions secrettes de notre traité avec l'impératrice ne soit une bonne garantie de la Silésie* (abbé Le Sueur, 1896).

Dans cette même lettre de 1758, Tressan écrit encore :  
*J'ay détaillé et bien en beau et tel que cela auroit dû estre, votre rentrée dans notre Académie. J'ay fort éloigné tout ce qui pouvoit faire croire que vous pensiez à rester en France... Le Père de Menoux est très affligé que vous ayez brûlé Nancy, il vous avoit annoncé à tout le monde.*

Le 5 août 1758, le comte de Tressan envoie de Commercy une lettre à Maupertuis adressée en Suisse chez Mylord Marschal, gouverneur de la principauté de Neufchâtel :  
*Madame de Tressan me charge de milles tendres compliments pour vous : nous regrettons vivement que vous ne soyer pas revenu par la Lorraine. Le Roy de Pologne s'en plaint et me charge de vous le dire* (Académie des Sciences de Paris, fonds Tressan).

En fait, Maupertuis avait bien eu l'intention de venir à Nancy pour y rejoindre La Condamine qui s'y était arrêté.

Par deux lettres, l'une du 29 juillet et l'autre du 31 août 1758 La Condamine lui fait part de son souhait de le rencontrer à Nancy. Maupertuis lui répond de Neufchâtel le 6 septembre 1758 :  
*Je suis au désespoir que ce (courrier) ne me soit pas parvenu en son temps. Je me serai fait traîner en Lorraine pour vous voir... Votre voyage en Lorraine sans que j'ay pu en profiter met le comble à tout cela.* (Académie des Sciences de Paris, fonds Maupertuis).

Le 11 septembre 1758, Maupertuis, désespéré et qui a probablement appris le pillage des malouinières par les Anglais, écrit de Neufchâtel à Jean II Bernouilli :  
*Je ne crois point que les grands succès du Roy (Frédéric II) ni des Anglois fassent la paix, au contraire je crois qu'ils l'éloignent. Je ne scaurois croire ni que l'Imp. Reyne abandonne l'offensive, ni que la France fasse une paix honteuse. Et toute paix qu'elle ferait après ce qui s'est passé le serait. Et quant aux moyens de prolonger la guerre, les grands Etats les trouvent toujours... Il y longtemps que suis persuadé que la somme des Maux surpasse de beaucoup celle des Biens. Maupertuis parle aussi de sa maladie qui le fait souffrir chaque matin : Il se détache alors du fond de ma poitrine avec beaucoup d'efforts et quelques douleurs des gorgées de sang souvent caillé meslé de pus...* (Académie des Sciences de Paris, fonds Maupertuis).

Le 16 octobre 1758, Maupertuis arrive à Bâle et est hébergé chez Jean Bernouilli. Au cours de cette année 1758, Voltaire fait une deuxième tentative pour être accueilli à la cour de Lunéville. Cette fois, c'est Louis



XV en personne qui déconseille à son beau-père de le recevoir (Abbé Emile Hatton, 1952). Maupertuis meurt le 27 juillet 1759. Eléonore de Borck, accourue de Berlin, n'était plus qu'à une lieue de Bâle lorsqu'il rendit le dernier soupir. Comme il se devait, le comte de Tressan fit l'éloge de Maupertuis en assemblée publique de la Société Royale de Nancy le 10 janvier 1760.

Le 20 octobre 1760 débute à la Société de Nancy le troisième conflit direct entre le père de Menoux et le comte de Tressan. Le père de Menoux cause un véritable scandale en prenant la parole en pleine assemblée publique, sans qu'elle lui soit lui donnée.

Devant le roi Stanislas et le chancelier de La Galaizière, il s'élève contre les discours que les trois récipiendaires, Jean-Baptiste Chaumont de La Galaizière, comte de Lucé et frère du Chancelier, Jean-Baptiste Durival et le comte de Turbilly venaient de prononcer et contre la réponse du directeur, le comte de Tressan. Selon Nicolas Durival plusieurs académiciens proposent d'exclure le père de Menoux *pour avoir ainsi attaqué ses confrères dans un discours qui n'avait point été lu à l'Académie auparavant.*

L'impression des mémoires de la Société Royale étant suspendu depuis 1754, ce discours du comte de Lucé n'a jamais été imprimé. Selon Nicolas Durival, il *vengea la philosophie des calomnies du cagotisme.*

Pour les mêmes raisons, la réponse du comte de Tressan n'a pas été non plus publiée dans les mémoires de la Société Royale ; mais elle se trouve intégralement dans les manuscrits de l'abbé Chatrian à la Bibliothèque diocésaine de Nancy (MC 42, Opuscules historiques 1783).

D'autre part, Fréron s'était empressé de la publier en mars 1761 dans *l'Année littéraire* avec ce commentaire assassin :  
*M. de Tressan avait avancé des propositions, qui avaient été mal reçues de tout ce qu'il y avait de gens honnêtes et éclairés.*

La réponse du comte de Tressan aux récipiendaires est en réalité un remarquable hommage à la philosophie, autrement dit à la science. En voici un extrait parmi les plus osés pour l'époque :  
*Art sublime d'examiner, de juger, de se conduire et d'éclairer les autres hommes ! art presque divin de dévoiler l'erreur, à s'élever aux grandes vérités, et de lier, dans un bel ordre, les principes, les faits, les rapports et les idées ! Philosophie ! toi dont le nom devrait être sacré pour tous les hommes, pour le grand sens qu'il renferme, cherchera-t-on à t'avilir sur celle, tantôt en te définissant comme un art inutile, tantôt en t'attribuant des erreurs monstrueuses et coupables, qu'il est de ton essence de combattre et de détruire ? L'envie et l'ignorance réussiront-elles à faire craindre et haïr jusqu'à ton nom ?*

*Que deviendrait la société générale des hommes sans ta lumière féconde ? Que serait-elle encore sans tes efforts en sa faveur ? La Morale épure les mœurs ; tes travaux fertilisent la terre ; loin de troubler l'ordre général et particulier, tu fais aimer et respecter ; pour toi, dans tous les états, l'homme devient plus éclairé, plus religieux, plus fidèle à son roi, plus généreux, plus tendre, plus actif pour la patrie.*

L'affaire fait grand bruit en Lorraine et à Versailles. Mais, cette fois, Tressan ne trouve plus d'appui. La longue complicité entre Voltaire et Maupertuis qui avait permis de faire triompher en France et en Prusse les idées de Newton avait volé en éclat à Berlin.

Maupertuis est mort. Voltaire est plus que jamais discrédité à Versailles. L'Encyclopédie fait scandale et subit la censure royale. La Condamine et les frères Bernouilli restent silencieux. La reine et le dauphin abandonnent Tressan qui est accusé d'attaquer les défenseurs de la religion et de favoriser les faux philosophes.

Le duc de La Vauguyon, pourtant ami de longue date de Tressan, accuse ainsi son fils (fin décembre, 1760) :

*Je vous avertis qu'on impute à M. votre fils aîné un grand libertinage de mœurs, de cœur et d'esprit. (Bibliothèque diocésaine de Nancy, MC 42, Opuscules historiques 1783).*

Le comte de Tressan affirme que cette accusation est une imposture et écrit à l'évêque de Toul le 3 octobre 1760 :

*Cependant, je persiste à soutenir qu'il n'y a pas une proposition condamnable dans ce discours et qui ne témoigne de ma foi, de ma soumission pour la religion et de mon amour pour les principes sacrés. Mais il est vrai que j'ai eu la faiblesse de saisir cette occasion de mortifier Fréron ; je me suis élevé contre une espèce de critique basse, envieuse et mercenaire...*

*J'ai fait le serment le plus solennel de renoncer pour toute ma vie à tout commerce avec tout homme suspect, à renoncer de même à tout ce qui n'a trait qu'au bel esprit, de fuir les hommes et de me tenir dans mes rochers de Bitche, uniquement occupé de trois grands objets, le service du Roi, l'éducation de mes enfants, et mon salut. (Bibliothèque diocésaine de Nancy, MC 42, Opuscules historiques 1783).*

Le comte de Tressan est obligé de se rétracter à la Société royale de Nancy au cours de la séance ordinaire du 7 janvier 1761, puis dans la séance publique du 8 janvier 1761. Selon Durival, le 7 janvier, *plusieurs académiciens ont trouvé qu'il abaissait trop la raison humaine ; on est convenu de quelques corrections.* Le 8 janvier Durival écrit : *M. le Comte de Tressan, directeur, a enfin parlé. D'abord sur le discours qui venait de remporter le prix. Ensuite de celui qui avait eu le malheur de déplaire à*

*certaines personnes et qui lui avait attiré des disgrâces de la part du Dauphin et de la Reine... Il a un peu moins abaissé que la veille la raison humaine et beaucoup relevé la religion.*

Voici un extrait de la rétractation du comte de Tressan retranscrite dans les manuscrits de l'abbé Chatrian (Bibliothèque diocésaine de Nancy, MC 42, Opuscules historiques 1783) :

*Lorsque dans la dernière séance publique, j'ai fait l'éloge de la Philosophie, en présence d'un Prince qui a toujours professé et pratiqué la Religion la plus pure, j'avoue que la droiture de mon cœur éloignait loin de moi toute crainte, et je n'imaginai pas qu'on pût donner à mon discours un autre sens que celui que je lui donnais moi-même.*

*J'ai trop lu les ouvrages des anciens Philosophes, pour n'y avoir pas reconnu les bornes de la raison humaine. Malgré les preuves qu'on trouve dans leurs écrits de l'existence d'un Dieu créateur et moteur de l'Univers, on voit qu'ils n'ont pu tirer de cette première vérité la suite lumineuse et toute la progression des idées sublimes et consolantes qui en dérivent.*

*Et que pourrions-nous espérer en suivant aveuglément la voie qu'ils nous ont tracée ? Abandonnerions-nous le flambeau que nous offre la Religion révélée ? Nous plongerions-nous volontairement dans ce dédale d'erreurs, dont ces anciens et tous les Philosophes éclectiques n'ont pu se démêler ?*

Le 10 janvier 1761, Tressan écrit à l'évêque de Toul :

*Le Roi de Pologne fait maintenant à peu près tout ce qu'il peut faire pour réparer le mal qu'il eut pu facilement éviter.*

Ce reniement ne correspond pas à la personnalité du comte de Tressan qui, lors de ses campagnes militaires, n'a jamais reculé sous la mitraille. Il l'a probablement accepté pour ne pas compromettre l'avenir de sa famille. Tressan n'en pense pas moins et, le 20 janvier 1761, il écrit de Bitche à François Devaux :

*Enfin, mon cher et aimable Panpan toutes mes maudites tracasseries sont finies, et Monsieur de La Vauguyon m'a écrit la lettre la plus tendre, et le père Biegambey m'a écrit aussi une lettre très obligeante de la part de la reine. Quelle horreur, Quelle complication de faussetés et de méchancetés ? N'en parlons plus. Tout est dit pour moi à la Société de Nancy, je n'y remettrai plus les pieds de ma vie. Le pauvre abbé de Saint-Cyr excite mes regrets, quoy que j'eusse lieu d'en être fort mécontent ; bien d'autres excitent ma pitié et un certain sentiment qui me rend mes rochers de Bitche plus aimables que les lieux où l'on est trahi, persiflé et abandonné aux mouches (Lettre du 20 janvier 1761, Bibliothèque municipale de Nancy, MS 1711a).*

A demi ruiné, ayant emprunté de l'argent à de nombreux créanciers, Tressan vient s'établir en 1764 à Lunéville où Stanislas le nomme Grand Maréchal des Logis de sa maison. Tressan ne s'exprimera

plus à la Société de Nancy sauf une dernière fois le 21 janvier 1767, où il brosse le portrait historique du feu roi fondateur de la Société royale. Il quitte définitivement la Lorraine en 1768 pour la région parisienne. Il s'adonne alors à la littérature et est élu à l'Académie française le 30 novembre 1780 au fauteuil de l'abbé de Condillac.

C'est ainsi que les conservateurs ou dévots l'emportèrent sur les novateurs ou philosophes à la Société Royale de Nancy.

Pour la grande histoire, rappelons que le 15 février 1763 le traité d'Hubertsbourg reconnaît la victoire de Frédéric le Grand et la possession définitive de la Silésie par la Prusse, aux dépens de l'Autriche. La fin de la Guerre de Sept ans est aussi désastreuse pour la France que l'Autriche. Contrairement à ce qu'avait pu imaginer Tressan, les Anglais sont partout vainqueurs sur terre et sur mer. Louis XV doit abandonner le Canada malgré l'héroïque défense de Montcalm aux champs d'Abraham devant Québec, la Louisiane, ainsi que la plus grande partie des Indes où Lally-Tollendal capitule à Pondichéry. A son retour en France, Lally-Tollendal sera exécuté. La dernière lettre de Voltaire, quatre jours avant sa mort, sera pour défendre la mémoire de Lally-Tollendal iniquement condamné par ordre du roi. En 1763, en faisant de l'Angleterre la première puissance coloniale et de la Prusse le principal état allemand, les traités de Hubertsbourg et de Paris préfigurent le paysage de l'Europe pour 150 ans.

### Conclusions

Le rôle du comte de Tressan a été déterminant dans la création, puis les dix premières années de la vie de la de la Société Royale des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Nancy. Protégé par le dauphin, proche de la reine de France, membre des plus prestigieuses sociétés savantes d'Europe, ami très proche de Voltaire, de La Condamine et de Maupertuis, Tressan jouissait d'un prestige considérable à la cour de Lunéville. Il avait beaucoup d'influence sur Stanislas qui voyait en lui le moyen de faire venir en Lorraine les plus grands savants du siècle des Lumières.

Le 21 juin 1754, Tressan fit entrer Maupertuis et La Condamine à la Société Royale de Nancy. Leur gloire ne peut être ternie par leur esprit querelleur et par les idées qu'ils se faisaient de leur personne. Comme Voltaire, Maupertuis fut avant l'heure un grand Européen. Mais la Guerre de Sept ans le mit dans une situation inextricable. Rappelons que Tressan fit aussi entrer à la Société Royale de Nancy les deux grands mathématiciens suisses Jean II Bernouilli et son frère Daniel. Mais, à notre connaissance, ceux-ci ne vinrent jamais à Nancy.

Le comte de Tressan avait un esprit exceptionnellement curieux, tourné vers l'innovation. Mais il a surtout butiné sur le front de la science. Tout en étant un remarquable et héroïque militaire, très attaché à Louis XV et à la France, mais aussi à Stanislas, il a été un courtisan aussi bien à la cour de France qu'à celle de Lunéville ou dans les multiples Académies dont il a fait partie. En dehors des champs de bataille, la flatterie et l'intrigue étaient ses armes favorites.

Ses nombreuses imprudences, son esprit particulièrement caustique et son goût pour le progrès, lui ont valu de sérieux déboires à la cour de France comme à celle de Lunéville. Il a cependant contribué à diffuser la connaissance scientifique et les lumières en Lorraine et dans toute l'Europe, ce qui n'est pas un mince mérite.

Si Voltaire ne revint pas à la cour de Lunéville, c'est probablement parce que Tressan, qui avait besoin de l'appui du Président de l'Académie de Berlin pour entrer à l'Académie française, prit le parti de Maupertuis.

Ce sont les intrigues de Tressan qui ont probablement une première fois privé la Société Royale des Sciences, Arts, et Belles-Lettres de Nancy de compter parmi ses membres l'illustre mais très encombrant Voltaire.

La correspondance de Tressan nous fait découvrir une Académie de province ou d'un petit état encore pourvu d'un semblant d'indépendance, dont les membres sont plus intéressés par l'apparence, les louanges et les discours pompeux que par la qualité des communications ou les progrès de la société. Les intrigues et des coups bas sont nombreux. Les inimitiés sont très fortes et s'expriment parfois brutalement en public.

En privé, elles apparaissent encore avec plus de violence. Il semble y avoir au moins deux clans : celui de ceux qui ont en horreur les idées nouvelles, dont les tenants sont le père de Menoux et Fréron, et celui des philosophes qui veulent faire progresser les idées et la science. Le comte de Tressan, est le courageux chef de file du parti des novateurs. Nous y rangeons aussi le fondateur de la société de Nancy, le roi de Pologne, même s'il maintient constamment un équilibre prudent entre les deux clans. Mais à partir de 1760, il finit par faire pencher la balance du côté du père de Menoux et laissera Tressan s'humilier au cours de la séance publique du 8 janvier 1761. Le comte de Tressan ne remettra plus les pieds à la Société de Nancy sauf le 21 janvier 1767 pour broser le portrait historique du roi de Pologne.

## Discussion

A l'issue de cette communication, notre Président remercie l'orateur et souligne que si le mot science est le premier terme donné par Stanislas à son Académie, c'est pour rappeler l'importance du progrès scientifique. C'est bien le rôle novateur de la Condamine, de Maupertuis et de Tressan qui apparaît. Leur importance a dépassé le cadre national. Nous avons mesuré, au travers de cet exposé, l'importance de leur savoir, mais aussi les diverses facettes de leurs personnalités, faites à la fois de courage, de susceptibilité, d'aptitudes à la rébellion, de violences feutrées, d'intrigues. Tous les trois furent membres de notre compagnie. La parole est ensuite donnée à nos confrères :

Monsieur Kévers-Pascal rappelle l'état de la science déjà exposé lors de notre récent colloque. Toutefois, il n'a pas ressenti un tel mépris pour les lorrains, alors que la Lorraine a des trésors qui ne sont pas mis en valeur, tels que la botanique, mais il y en a bien d'autres.

Monsieur Le Tacon confirme cependant les critiques de Tressan sur les Lorrains.

Monsieur Laxenaire, comme Monsieur Châtellier, se posent la question de savoir quels sont les rapports de Maupertuis avec les encyclopédistes ?

Pour Monsieur Châtellier, Tressan, tout comme Maupertuis, sont des hommes des lumières. Maupertuis est un immense savant et un Newtonien de la première heure, dans la ligne de Leibniz, de Bernouilli. Il a des relations épistolaires avec Diderot et d'Alembert. Cependant il ne correspond pas à l'esprit des encyclopédistes.

Monsieur Le Tacon confirme que Maupertuis était une personnalité tout à fait exceptionnelle, un européen avant l'heure. Maupertuis était en effet partagé entre deux nations : la Prusse et la France.

Changeant de sujet, Monsieur Noël estime que Tressan s'est, dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, attribué la littérature du Moyen Age, et rappelle d'autre part, que l'abbé Hatton a beaucoup parlé, dans sa thèse, des conflits entre Maupertuis et les philosophes des lumières. C'est un travail intéressant qu'il faudrait publier. A ce sujet, le président pense qu'il conviendrait de demander à Mademoiselle Mangin, qui s'est attelée à ce travail, de savoir où elle en est, et au cas où celui-ci ne pourrait être poursuivi, le transférer.

Pour Monsieur l'abbé Bombardier : Quelle est la qualité des relations entre Tressan et Maupertuis ? Tressan est louangeur. Il aime qui ? et il déteste qui ? à part lui ! Sur le plan humain, Tressan ne paraît pas grandir semble t'il.

Monsieur Le Tacon répond que nous avons une centaine de lettres de Tressan à Maupertuis mais pas l'inverse car ce dernier a fait brûler ses lettres par La Condamine. Tressan avait une certaine admiration pour Maupertuis et surtout envie d'entrer à l'académie de Prusse et avait aussi besoin de Maupertuis pour entrer à l'Académie française. Dans ses conflits, Tressan s'est même fâché avec Voltaire, cependant il est resté proche de Maupertuis, et a suivi ici son intérêt.

Madame Keller-Didier estime que l'idée d'inoculation de la petite vérole était déjà une des prémices de la vaccination. Pour Monsieur Le Tacon, l'inoculation de la petite vérole était déjà pratiquée en Angleterre et connue en Chine depuis des millénaires. Ce sont les anglais qui l'ont propagée en Europe. Il y a eu d'énormes polémiques avant qu'elle ne soit acceptée en France, à cause de l'opposition de la Faculté des Sciences de Paris. Cette vaccination n'est pas sans danger, à cause de possibles complications.

Monsieur Cordier croit que Tressan était contre la construction de la Place Royale. Qu'en est il ? Pour Monsieur Rivail, les raisons étaient d'ordre militaire et il poursuit : connaît-on le rôle que Stanislas jouait dans les nominations à la Société Royale de Nancy ? Selon Monsieur le Tacon, il était effectivement important en ce qui concerne La Condamine et Maupertuis.

Le Professeur Larcant rappelle qu'un des premiers inoculés lorrains contre la petite vérole a été Jameroy-Duval. Et, par ailleurs, se pose des questions sur la valeur des recherches de Maupertuis sur la mesure du degré de méridien au pôle nord ?

Selon Messieurs Le Tacon et Rivail, il semble que non car il y a eu d'importantes erreurs de mesures, mais qu'au total elles se compensaient l'une l'autre. Il en était de même des mesures de La Condamine à l'équateur.



## Références

- ❧ Badinter Elisabeth, 1983. Emilie, Emilie... Madame du Châtelet. Flammarion, Paris.
- ❧ Bagard Charles, 1752. Mémoire sur la petite vérole, imprimerie d'Abel-Denys Cusson, Nancy
- ❧ Bagard Charles, 1755. Discours sur l'inoculation sur la petite vérole, imprimerie C. S. Lamort, Nancy

- ✎ Bagard Charles, 1760. Discours sur l'épidémie de petite vérole en Lorraine, imprimerie Pierre Antoine, Nancy
- ✎ Bernouilli Daniel, 1761 Sur l'application du Calcul des Probabilités à l'inoculation de la petite Vérole. Mémoire 11 de l'Académie des sciences de Paris, 11 pp. 26-46.
- ✎ Bernouilli Daniel, 1768. Sur les Calculs relatifs à l'Inoculation; addition au Vingt-septième Mémoire de l'Académie des sciences de Paris pp. 508-510.
- ✎ Châtelier Louis, 2003. L'Académie de Stanislas entre Berlin et Rome. Le comte de Tressan, et le père de Menoux. *In Stanislas et son Académie, 250<sup>ème</sup> anniversaire*. Presses universitaires de Nancy, pp. 249-254.
- ✎ De Saint, 1763. Lettre à Monsieur \*\*\* contre l'inoculation qui combat le mémoire historique de M. de la Condamine lû à l'Académie des Sciences sur l'insertion de la petite vérole. A Nancy, et se vend à Paris chez Valleyre, Fils, rue de la vieille Boucherie, à l'Arbre de Jossé.
- ✎ Hatton, abbé Emile, 1952. L'Académie de Stanislas au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Etude sur la Société Royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy de 1750 à 1795. Son histoire, son action sur la mentalité nancéienne. Thèse, Faculté des lettres de Nancy.
- ✎ Kevers-Pascal Claude, 2003. L'état de la science en 1750, vu par le comte de Tressan. *In Stanislas et son Académie, 250<sup>ème</sup> anniversaire*. Presses universitaires de Nancy, pp. 121-138.
- ✎ La Beaumelle (Victor Laurent Suzanne Moïse Anglivielle de) Vie de Maupertuis, ouvrage posthume, suivi de lettres inédites de Frédéric le Grand et de Maupertuis, avec des notes et un appendice, publié par Maurice Angliviel, Paris, Ledoyen, 1856, 494 pages.
- ✎ La Condamine, Charles de 1754-1758. Mémoires sur l'inoculation de la petite vérole, lûs aux Assemblées publiques de l'Académie Royale des Sciences les 24 avril 1754 et 15 novembre 1758
- ✎ La Condamine Pierre de, 1965. Au temps des ducs de Lorraine, Une principauté de conte de fées, Salm en Vosges. Editions Emile-Paul, Paris.
- ✎ Lafauche, Dom Hyacinthe 1760. Mémoire pour Dom Hyacinthe Lafauche contre le père de Menoux, Charlot père et fils, Nancy.
- ✎ Le Sueur, Abbé Achille, 1896. Maupertuis et ses correspondants Montreuil-sur-Mer 8° Ln27.44641. 448 pages.
- ✎ Le Tacon François, 2003. Le roi Stanislas et le développement des sciences et des techniques en Lorraine au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle. *In Stanislas et son Académie, 250<sup>ème</sup> anniversaire*. Presses universitaires de Nancy, pp. 145-162.
- ✎ Mallick Evelyne, 1972-1973. Un troubadour au siècle des Lumières : Le comte de Tressan. Mémoire de maîtrise de littérature française rédigé sous la direction de Laurent Versini. U.E.R. de Lettres, Nancy



- ∞ Mangin Marie-Claire, 1998. Histoire de la Bibliothèque royale de Nancy, Mémoires de l'Académie de Stanislas, année 1998-1999, 8<sup>ème</sup> série, tome XIII, 131-161.
- ∞ Marot Pierre, 1968. Les origines de la Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy : Lacurne de Sainte-Palaye et le roi Stanislas. In *La Lorraine dans l'Europe des Lumières, op. cit.*, p. 262-327.
- ∞ Maupertuis Pierre, 1738. Examen désintéressé des différents ouvrages sur la figure de la terre.
- ∞ Maupertuis Pierre, 1740. Lettre d'un horloger anglais à un astronome de Pékin.
- ∞ Maupertuis Pierre, 1756. Eléments de géographie. Relation du voyage de M. de Maupertuis.
- ∞ Pfister, Christian, 1902. Histoire de l'Académie de Stanislas. in Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1750-1900), J. Favier, pp. 1-42. Berger-Levrault.
- ∞ Tommy-Martin Jacques, Général : Participation des Lorrains à la guerre d'indépendance des Etats-Unis. 7<sup>ème</sup> série, tome XI-XII, 505-519.
- ∞ Tressan, comte de, 1760, Eloge de M. Moreau de Maupertuis, prononcé dans l'assemblée publique de la Société Royale de Nancy le 10 janvier 1760.
- ∞ Tressan, comte de, 1791, œuvres posthumes ; deux tomes, Paris.
- ∞ Valentin Michel, 1998. Maupertuis, un savant oublié, éditions *La Découverte*, 2, rue des Charmilles, 35 510, Cesson-Sévigné.
- ∞ Vartier Jean, 1973. Histoire de notre Lorraine. Editions France-Empire.
- ∞ Versini Laurent, 2003. Pourquoi Stanislas a-t-il fondé une Académie ? In *Stanislas et son Académie, 250<sup>ème</sup> anniversaire*. Presses universitaires de Nancy, pp. 19-36.
- ∞ Voltaire, Correspondance, publiée et annotée par Théodore Bestermann, Institut et musée Voltaire, Genève.

## Sources

### *Académie des Sciences de Paris*

#### Fonds Maupertuis

Maupertuis : Sur la Figure de la terre 25 et 27 mai 1735, Académie des Sciences Procès verbaux.

43 J, 71 131 : correspondance passive : 134 Tressan 5 août 1758, Commercys et envoyée à Maupertuis chez Mylord Marschal en Suisse à Neufchatel

Mémoire sur Maupertuis par Mr Damiron, 12 et 26 décembre 1857, 16 janvier et 20 février 1858. Institut impérial de France.

**Fonds Tressan**

Lettre de Daniel Bernouilli à Tressan du 9 novembre 1755 (Bâle, remerciement pour son élection à l'Académie de Stanislas)

Lettre de Jean II Bernouilli à Tressan du 7 novembre 1755 (Bâle remerciement pour son élection à l'Académie de Stanislas)

Lettre de Tressan à Monsieur de la Condamine, réponse de La Condamine du 26 janvier 1751 (fonds La Condamine, lettre n° 5).

**Fonds La Condamine**

Documents complets sur l'expédition au Pérou avec compte-rendu et mesures complètes.

Deux lettres à Tressan.

26 janvier 1751 (fonds La Condamine, lettre n° 5).

24 avril 1761 (fonds La Condamine, lettre n° 10).

Copie de la Lettre de Louis XV autorisant l'expédition du Pérou 13 février 1735. Bibliothèque nationale, Fr. 9674.

***Académie de Stanislas***

Archives de l'Académie de Stanislas, Compte-rendu de la séance du 21 juin 1754.

Mémoires de la Société royale des Sciences et belles lettres de Nancy, tome I, 1754, tome II, 1755, tome III, 1755, tome IV, 1759.

Bonnefont Jean-Claude. La fondation de l'Académie de Stanislas (1750-1751). Conférence faite à Nancy le 20 novembre 2000 à l'Université de la Culture Permanente.

Larcen Alain s.d. (1996), Fastes et jours ordinaires d'une Académie Royale ; l'Académie de Stanislas (1750-1966).

***Archives municipales de Saint-Malo***

Fonds Maupertuis II 24.

Maupertuis et le développement des sciences au XVIII ème siècle ; collection Documents pour l'Histoire de Saint-Malo, service éducatif des Archives Départementales d'Ille-et-Vilaine, 1994.

***Bibliothèque diocésaine de Nancy***

Manuscrit de l'abbé Chatrian (MC 42, Opuscules historiques 1783).

***Bibliothèque municipale de Nancy***

Durival Nicolas dit l'aîné, journal du 4 janvier 1759 au 31 décembre 1762, MS 863

Fonds MS 171, manuscrits de Stanislas et lettres autographes du comte de Tressan.



### Remerciements

Tous nos remerciements vont au Docteur Michel Valentin, auteur de l'ouvrage *Maupertuis un savant oublié et dont la collaboration nous a été très précieuse.*